L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & I. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans. Lne.

Lundi, 19 octobre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	16
Midi	77	23
3 p. m.	78	23
6 p. m.	77	23

Jours et nuits de Paris

Paris s'anime un peu depuis quelques jours et il faut s'en féliciter, tant était devenue morne la grande ville. Les boulevards, dans l'après-midi, ont leurs trottoirs pleins d'une foule lente, qui s'arrête volontiers devant les éventaires de cartes postales et la vitrine des armuriers où sont exposés des armes et des casques de soldats ennemis.

Mais c'est dans les jardins, les squares et les larges avenues que les promeneurs sont le plus nombreux. Là, autour des bancs où les parents devisent, se confiant leurs espoirs et leurs craintes, les enfants, sans souci, manient le cerceau, la corde et les quilles, comme lorsque le drame européen n'avait point commencé.

Les "boy scouts," aux genoux nus, au foulard flottant, passent fièrement par les rues, à pied ou roulant sur leur bicyclette d'un air martial. Il en est de tout petits, de moins de dix ans, qui sont charmants sous leur uniforme boer et qui jouent ainsi au soldat avec une gentillesse bien française. Sans doute, ces menus militaires sont inutiles; mais on devine à la couleur de leurs regards que leur jeune cœur vibre de sentiments généreux et qu'ils sont possédés du rêve viril d'imiter le papa ou le grand frère parti aux armées.

Aux alentours du Trocadéro, la foule s'assemble. On s'enquiert du lieu où la bombe du "Taube" est tombée; et l'on veut voir, voir de très près. Tout comme il y a quelques semaines, le public parisien montre du courage dans sa badauderie; sa puérilité est charmante; il répond par des sifflets et des railleries aux coups des agresseurs aériens. Peuple de France, ta vertu, comme ton défaut, est incorrigible!

Ces premières journées automnales ont une douceur infinie. A certaines heures de la matinée ou du soir, si la pensée se libère un instant des préoccupations qui sont communes à tous, on goûte des sensations agréables à regarder le ciel où des couleurs tendres se fondent, à respirer l'air rafraîchi, où les feuillages, vivaces encore, diffusent leur senteur discrète. Qui n'a entendu ou proféré cette réflexion: "Quelles bonnes vacances nous aurions eues cette année!" Jamais la campagne n'a paru en effet si reposante, jamais les paysages plus riants, jamais meilleure la chaude ou tiède saison. Ceux qui ont visité les lieux champêtres ravagés par la mitraille guerrière ont senti leur peine accrue du contraste entre ce que la nature a d'excellent et ce qu'elle a de cruel. Auprès de ce petit bois touffu qu'un clair ruisselet entoure et rafraîchit, on voyait un village fumant, avec ses murs éventrés, ses cours pleines de débris. Autour de cette maison demeurée debout par hasard, des arbres du jardin étaient échiquetés, arrachés, tondus par les obus, et nul chant d'oiseau ne venait des branches.

Mais on se reproche ces regrets comme le croyant se repent d'un péché. La rêverie est néfaste en cette saison tragique et le devoir est de feindre l'insensibilité aux grâces naturelles des choses, pour n'accorder d'émotion qu'aux péripéties de la tragédie présente où tout être humain du pays de France doit avoir son rôle. Pourtant que le soleil est bon, que les yeux des enfants sont purs, au milieu des horreurs de la haine et des grandeurs de l'héroïsme!... Mais l'on se dit, et il faut se dire, que, le sacrifice accompli, l'année qui viendra sera plus belle encore, le ciel plus radieux, l'ombre des allées plus embaumée, et qu'il y aura plus de poésie sur le monde quand la justice des armes y aura passé...

Aussi bien, les choses ont gardé une beauté, une beauté muette et sévère. Paris, dont la vie est comme rétrécie et ralentie, a un charme nouveau. Les soirées et les nuits sont étranges. Les rayons lumineux des machines d'observation lui donnent, dans l'ombre, l'aspect d'un port gardé par ses phares. Chaque nuit parisienne est austère: veillée des armes, silence guerrier, guet des cohortes vigilantes, ombre mystérieuse qu'on sent vivante et menaçante, tels sont les tableaux qu'évoquent nos heures nocturnes. Le couvre-feu ne sonne point, et cependant il descend des clochers, le soir venu, une voix secrète, que chacun entend résonner en soi et qui dit d'être prêt. Avant le sommeil, lent à nous envahir, on songe à ceux qui nous gardent là-bas, le fusil aux mains, et qui, eux, ne dorment point...

Les quais de la Seine sont des boulevards obscurs; le fleuve est noir; la lune, diminuée, semble elle-même atténuer son éclat. Les automobiles passent mugissantes, comme des éclairs, avec un son sinistre. La place de l'Etoile est un vaste étang d'ombre. Parfois, avant que toute vie cesse dans la ville, un tramway la traverse, et c'est comme on pleine mer, lorsqu'un paquebot lumineux passe en vue des voyageurs, reconnaissable seulement à ses fanaux et à ses guirlandes de lampes électriques.

On se hâte de rentrer chez soi par les rues désertes où veillent des gardiens de la paix, noirs dans le noir des murs. Hier, d'une maison silencieuse de Montmartre où tout dormait, un violon, doucement, timidement, chantait une romance triste, plainte émue de Paris résigné. — J. L.

Questions Militaires

Etat-major général

Sont nommés au grade de général de brigade, à titre temporaire pour la durée de la campagne, les colonels Bertaux et de Mac-Mahon de Magenta.

Citations à l'ordre du jour

Le "Journal officiel" publie ce matin de nombreuses citations à l'ordre du jour de l'armée. Nous relevons les suivantes:

Bony et Demarcy, maréchaux des logis au 5e régiment d'artillerie à pied (ont montré une énergie et un courage dignes d'éloges au cours de la défense d'un fort en assurant leur service pendant trois nuits consécutives et en continuant le feu à différentes reprises, sous un bombardement violent);

Faès, maréchal des logis au 1e régiment de hussards (étant en reconnaissance, a tué de sa main un officier allemand et a ramené son cheval harnaché; ayant rencontré une pointe d'avant-garde ennemie, s'est ouvert un passage à coups de lance);

Valeix, soldat au 9e régiment d'infanterie (a relevé le drapeau au moment où le lieutenant qui le portait a été tué, lors d'une contre-attaque);

Chêne, soldat réserviste au 29e régiment d'infanterie (le 20 août, a transporté sur son dos à l'ambulance, sous un feu violent, pendant près de deux kilomètres, son capitaine blessé);

Rabusson, sous-lieutenant, et Fourtain, maréchal des logis au 36e régiment d'artillerie (étant en observation pour le tir de l'artillerie dans des tranchées d'avant-postes de l'infanterie, ont renseigné pendant toute la journée le commandant de l'artillerie et ont permis d'éteindre successivement le feu de plusieurs batteries lourdes et de campagne allemandes; en outre, ont fait le coup de feu avec une patrouille qui a tué plusieurs Allemands et ont rapporté des objets de harnachement ainsi que des documents intéressant le service des renseignements de l'armée);

Colonel de Guitaut, commandant le 19e régiment de chasseurs (a fait preuve d'habileté et de décision en face d'une cavalerie ennemie très supérieure en nombre);

Gadoux, colonel au 6e régiment d'artillerie (a tenté personnellement d'aller rechercher sous un feu violent deux pièces abandonnées par ses hommes);

Ancian, brigadier au 9e régiment de hussards (en allant reconnaître les lignes ennemies, a eu son cheval tué, s'est cassé la jambe, a cependant parcouru ensuite 4 kilomètres pour rentrer dans les lignes françaises en rapportant toutes ses armes);

Albertini, lieutenant au 142e régiment d'infanterie, (le 22 août, a ramené à deux reprises sur la ligne de feu une chaîne de tirailleurs qui battait en retraite, et cela sous une grêle de projectiles d'artillerie et d'infanterie);

Molinier, maître pointeur au 3e régiment d'artillerie (étant resté seul de sa pièce après la mise hors de combat de tout le personnel, avec son canon coincé sur le frein par les projectiles allemands, avec le plus grand sang-froid a continué de tirer, et quand du personnel a pu lui être envoyé, l'a remarquablement dirigé);

Carré, sous-lieutenant au 51e bataillon de chasseurs (mort au champ d'honneur, le dernier cri qu'il a proféré a été: "En avant!");

Sainval, sergent (le 18 août s'est trouvé sur la route portant un renseignement à son capitaine commandant; chargé par 12 dragons prussiens, en a tué 2, et a mis le reste en fuite par son feu);

Dubujadoux, lieutenant-colonel au 2e régiment de zouaves (a conduit son régiment dans le combat du 7 septembre avec la plus grande bravoure, et a trouvé une mort glorieuse à la tête de ses hommes en les entraînant à l'attaque de nuit d'un village);

D. Vibal, chef de bataillon du 2e régiment de zouaves (dans le combat du 7 septembre, à la tête de son bataillon, a fait preuve de la plus grande énergie et d'une bravoure héroïque, jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé).

Les hommes classés dans les services auxiliaires.

Le "Journal officiel" publie aujourd'hui un décret permettant de verser dans le service de l'armée les jeunes gens appartenant au service auxiliaire dont l'aptitude physique se serait améliorée depuis l'époque où ils ont passé le conseil de revision.

Aux termes de ce décret, tous les hommes classés dans les services auxiliaires et non incorporés, qu'ils appartiennent à la réserve de l'armée active, à l'armée territoriale ou à sa réserve, seront soumis à l'examen d'une commission spéciale de réforme. Les hommes classés dans le service auxiliaire et présents sous les drapeaux pourront également être soumis d'office à l'examen d'une commission spéciale de réforme.

Ces commissions spéciales prononceront soit le maintien dans le service auxiliaire, soit la réforme, soit le passage dans le service armé. Les hommes ainsi reconnus aptes au service armé seront immédiatement soumis aux obligations militaires de leur classe.

LES SYMPATHIES ITALIENNES

L'Italie doit intervenir sans retard.

Ainsi que nous l'avions annoncé, les membres de la colonie italienne de Paris se sont réunis aujourd'hui à la mairie de la rue Drouot, sous la présidence du docteur Guelpa. Ce dernier, dans un remarquable discours, a démontré la nécessité impérieuse pour l'Italie d'intervenir sans retard dans le conflit européen actuel, pour la défense de ses intérêts et pour la défense de la civilisation et de l'humanité.

M. Raqueni, secrétaire général de la Ligue franco-italienne, a succédé au docteur Guelpa.

L'Italie, a-t-il dit, manquerait à son devoir de nation latine, de nation civilisée, elle se suiciderait si elle restait neutre jusqu'à la fin du conflit.

Il a terminé son éloquent discours par les cris: "Vive l'Alsace-Lorraine réunie à la France! Vive Trente et Trieste réunies à l'Italie!"

Ces discours ont été soulignés par de vifs applaudissements.

HYDRO (eau) THER (chaleur) MASS. (massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi, messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chiropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
726 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

L'indignation Italienne

Littérateurs, artistes, professeurs s'élèvent contre la barbarie allemande.

Rome, 26 septembre.

Ce soir, à l'Association artistique internationale, a eu lieu une réunion convoquée dans le but de protester contre le bombardement de Reims, avec l'adhésion des université et instituts, des associations artistiques et intellectuelles, des académies, etc... ainsi que de nombreux sénateurs et députés, dont MM. Villan, Montevardo, Molmenti, Mazzani, Barzilai, Bissolati, Federzoni, et de nombreux artistes et personnalités tels que MM. Hector Ferrari, Nicolini, Beondi, Calandra, Modigliani, Leoncavallo, Cilea, Zanella, etc.

La salle de l'Association artistique internationale était remplie des membres de l'Association et d'artistes.

M. Bazzani présidait. Il déclara qu'il ne pouvait pas ne pas s'élever de l'Association artistique internationale une unanime protestation au sujet de la destruction de Louvain, de Malines et de Reims, qui sont trois étapes de la douleur de l'art.

Le professeur Cola Sauti donna lecture de diverses adhésions.

M. Bazzani lut une lettre de contre-protestation de quelques personnalités artistiques allemandes.

L'architecte Piacentini et le prince Cassano, prenant la parole, firent allusion à la destruction de Senlis.

L'ingénieur Sprega adjoint communal, et l'ingénieur Lanino mirent particulièrement en relief l'intention qu'avaient eue les Allemands en procédant aux destructions que l'Association déplore.

M. Domenico Gnoli se fit l'interprète des sentiments de quelques membres en disant qu'il manque jusqu'à présent les éléments de fait pour pouvoir exprimer un jugement sans passion, en raison des exigences de la guerre.

M. Serrac, avocat, réfuta la thèse de M. Gnoli et s'associa aux paroles de M. Lanino.

Le professeur Colassanti, qui parla ensuite, justifia l'initiative prise par l'Association artistique.

Les discours des différents orateurs provoquèrent une discussion sur la forme à donner à la protestation.

Enfin, sur la proposition de l'architecte Bazzani, l'ordre du jour suivant fut adopté:

"Les représentations des universités, académies, instituts d'art, musées, pinacothèques et conservatoires musicaux du royaume, des associations artistiques et intellectuels, etc., les sénateurs, députés, hommes d'études, artistes d'Italie et du monde, qui s'y sont ralliés, réunis en assemblée solennelle sur l'initiative de l'Association artistique internationale, après avoir remarqué que déjà, dans les conventions internationales, on a solennellement reconnu, à côté du respect sacré des hôpitaux et de la Croix-Rouge, l'intégrité des monuments artistiques, élèvent hautement leur protestation pour le mépris de tels principes, consacrés par un culte séculaire de la beauté et violés par le bombardement d'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture gothique du monde; et font appel, non seulement à toutes les puissances neutres, afin que, par tous les moyens, elles s'efforcent de faire respecter les conventions internationales, mais aussi à la nation allemande, pour qu'elle respecte ces monuments qui n'appartiennent pas à un peuple, mais à toute l'humanité.

Les pertes de la Garde Allemande.

Il résulte des renseignements parvenus du front que les pertes subies par les corps d'armée allemands, et notamment par le corps de la garde, sont considérables.

D'après les déclarations des prisonniers allemands, les compagnies de la garde seraient réduites à une centaine d'hommes et seraient commandées par des officiers nouvellement promus, tous les officiers en fonctions au début de la guerre ayant été tués ou blessés.

Le corps de la garde est l'élite de l'armée allemande et le plus important de ses corps. Les officiers appartiennent à la noblesse et les hommes sont choisis tant au point de vue de la taille qu'à celui de la tenue. Ce corps comprend en temps de paix:

Deux divisions d'infanterie (quatre brigades de trois régiments chacune, soit douze régiments);

Une division de cavalerie à quatre brigades;

Une brigade d'artillerie de campagne;

Un bataillon du train des équipages;

Un régiment d'artillerie à pied;

Un bataillon de pionniers.

L'effectif est presque doublé en temps de guerre par la landwehr.

UN DRAPEAU DECORE

Le 298e régiment d'infanterie de réserve vient de voir son drapeau décoré de la Légion d'honneur pour avoir pris le drapeau d'un bataillon du 36e régiment d'infanterie prussienne, dans les circonstances suivantes:

Le 7 septembre, les 22e et 23e compagnies du 298e s'étaient déployées en tirailleurs contre des groupes ennemis éloignés de 7 à 800 mètres. Lorsque la distance diminua, les Allemands levèrent les mains en criant: "France, England, amies"; les nôtres, s'avançant sans méfiance, reçurent une décharge à bout portant; sans se laisser ébranler, ils ripostèrent par une attaque à la baïonnette.

On vit alors un drapeau à demi déployé sur lequel deux Allemands s'étaient couchés; le soldat Guillemard transperça de sa baïonnette le porte-drapeau et le frappa du pied sur la main qui tenait la hampe, pendant que le caporal Michalet se jetait sur l'autre homme pour permettre au soldat Guillemard et au sergent Antoine de saisir le drapeau.

SUPERIEUR AU COPAHU ET AUX INJECTIONS
SANTAL CAPSULES MIDY
SOULAGE EN 24 HEURES

Mal de Tête

est un des symptômes communs aux maladies des femmes, et la cause doit en être détruite avant que vous puissiez vous en défaire totalement. Un médicament qui soulage une grande douleur ne va pas jusqu'à détruire le germe de la maladie et c'est ce qu'il faut. Ce dont vous avez besoin c'est un médicament pour la femme—un qui agira directement, quoique doucement, sur les organes de la femme

PRENEZ LE VIN DE
Cardui
LE TONIQUE POUR FEMMES.

Après s'être servie de Cardui, Mlle. Lillian Gibson de Chriseman, Texas, écrit: "Il y a environ trois ans que je devenais femme, et j'ai été malade au lit pendant près de neuf mois. Quelquefois j'avais de tels maux de tête et autres maux, qu'à peine si je pouvais résister. J'ai essayé Cardui et maintenant je suis guérie de toutes mes peines. Je ferai l'éloge de Cardui aussi long temps que je vivrai." Cardui est le médicament dont vous avez besoin. E-69

Victrola VI, $25
Other styles $15 to $200

The Victrola is a source of endless pleasure to the entire household.

It gives everybody the kind of music they like best.
Come in any time and hear your favorite music, and find out how you can easily get a Victrola.

PHILIP WERLEIN, Ltd.
605, rue Canal
PIANOS, PIANOLAS, MUSIQUE
73 ans dans les affaires

7jun—27f mar

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 16 Commencé le 30 septembre 1914

LA Conquête du Bonheur

PAR JACQUES PRONTON

(Suite)

Pendant trois ans nous parcourûmes les pays déserts, nous creusâmes la terre trouvant des parcelles d'or insignifiantes et qui suffisaient à peine à notre nourriture. Quand, par hasard, nous parvenions à déterrer quelques fragments peu importants, plus riches qu'à l'ordinaire, les plus audacieux s'en emparaient par la force et couraient le vendre au caravansérail le plus voisin, quelquefois à cent ou cent cinquante kilomètres de l'endroit où nous nous trouvions, et ils en jouaient le produit ou bien ils le dépensaient en une nuit de débauches; ils revenaient après, plus mauvais et plus âpres qu'auparavant.

Fatigué de cette vie au milieu de ces brigands, je résolus de me séparer d'eux. Grâce à une sobriété soutenue, à une économie minutieuse, j'étais arrivé à mettre de côté un peu de poudre d'or que j'avais cachée dans un trou de rocher connu de moi seul.

Une nuit, je quittai notre campement, profitant de l'obscurité; mais le lendemain, quand mes camarades ne me virent pas au réveil, ils crurent que j'avais pu dérober une vraie fortune, ce qui n'était pas vrai, hélas! et ils se mirent à ma poursuite.

Ils m'atteignirent dans une forêt de chênes, après deux jours de marche, et, à une dizaine, ils se mirent à me chasser à coups de fusil. Une balle me fracassa l'épaule et me coucha à terre; ces misérables se précipitèrent sur moi et me frappèrent la tête à coups de couteau, me fouillant pour trouver le trésor qu'ils croyaient que j'emportais. Ils me laissèrent pour mort sur le terrain, et, quoique évanoui, je pus cependant distinguer l'ancien curé espagnol qui disait à ses camarades:

— Il ne faut pas le laisser partir ainsi pour l'autre monde. Quoiqu'interdit par mes supérieurs, j'ai, de par les canons, le devoir et le droit de donner l'absolution en cas de mort.

Et il se mit à répéter la prière des agonisants, me donna l'absolution et partit avec ses dignes camarades.

Quand je me réveillai, j'étais dans la cabane d'un paysan, sorte de métis indien, descendant des anciens maîtres du pays croisés avec des espagnols; il m'avait trouvé dans la forêt et, aidé de son fils m'ayant transporté chez lui, il me soigna comme si j'avais été de sa famille et, chose absolument incroyable, malgré dix coups de couteau dont je porte encore la trace, malgré mon coup de fusil à l'épaule, je parvins à guérir.

La convalescence fut longue et dure près d'un an: décidément la mort ne voulait pas de moi.

Quand je fus guéri, je n'avais que mon fusil que les bandits avaient laissé près de moi quand ils m'avaient aux trois quarts assommé, je l'offris à mon hôte et voulus prendre congé de lui.

— Où iras-tu, me dit-il, sans argent, et faible comme tu l'es ?

— J'irai à la grâce de Dieu.

— Oui, Dieu est bon, fit l'indien, et la preuve, c'est qu'il a permis que je te trouve expirant et que je te sauve; mais il ne peut pas faire, à moins d'un miracle, que tu ne sois sans ressources et à peu près incapable de travailler. Reste ici, tu garderas mes bœufs et avec mes fils et une famille tu vivras heureux.

Heureux! ce brave homme, moitié sauvage, ignorait que le seul bonheur que je pusse avoir sur terre, était celui que j'éprouve en ce moment, auprès de vous, en attendant l'heure prochaine d'embrasser mon enfant.

Quoi qu'il en soit, j'acceptai l'hospitalité qui m'était offerte et me voilà redevenu berger pour la seconde fois; je gardais des troupeaux de bœufs que l'on abattait pour vendre les peaux. La viande était enfouie dans des trous sur lesquels on jetait de la chaux pour en retirer plus tard les os qu'on transportait à la côte à dos de mulet et qu'on vendait à des trafiquants.

Je proposai à mon indien d'utiliser la viande de ses bœufs et au lieu de l'enfouir, d'en fabriquer des conserves que les Anglais lui achèteraient à bon compte. Il accepta et me voilà installant une sorte de fabrique de viandes salées. L'idée réussit à merveille et en quatre ans, mon indien vendit deux milliers de bêtes. Un jour, il me fit appeler et me montrant quatre sacs:

— Tiens, dit-il, voilà ta part.

— Comment ma part ?

— Oui. Autrefois je jetais mes bœufs; tu es venu et tu m'as appris à les vendre, j'ai gagné deux cents mille pistoles et trois ans. Voici la moitié du bénéfice, il t'appartient.

Cent mille pistoles, un quart du million, en monnaie d'Europe, j'étais presque riche; je n'eus qu'un désir: revoir la France, partir et venir retrouver et embrasser mon Henri bien aimé, à qui je pensais toujours.

Malgré les efforts de mon indien pour me retenir, je voulus m'en aller. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de m'empêcher de mettre mon projet à exécution, l'Indien organisa une vraie caravane composée de vingt de ses ouvriers et conduite par un de ses fils.

Il fit hisser les quatre sacs d'or sur des mulets, et après m'avoir accompagné à une journée de marche de la fabrique qui avait maintenant remplacé la cabane dans laquelle il m'avait autrefois recueilli, il me confia à son fils et me souhaita bon voyage.

Le brave homme pleurait en m'embrassant.

Le fils de mon hôte me conduisit avec ses vingt cavaliers jusqu'à la petite ville d'Urès, à six jours de marche, où je trouvai un banquier qui reçut mes sacs d'or, mes cent mille piastres et me donna un chèque pour San-Francisco.

J'étais descendu dans un hôtel d'Hermosillo tenu par un Espagnol et on pense bien que je ne lui avais pas fait part de ma fortune. Je portais mon précieux chèque avec un soin pieux; c'était ma richesse, c'était mon bonheur, c'était mon retour en France, c'était enfin la joie de retrouver mon fils.

J'avais cousu une poche dans l'intérieur de mon gilet dans laquelle j'avais enfermé le précieux papier; la nuit je ne le quittais même pas et j'avais grand soin de barricader ma porte et de placer un revolver sur ma table de nuit.

Enfin, je pus prendre le bateau qui devait, après avoir descendu le golfe de Californie, tourner le cap St.-Luc et me transporter à San-Francisco. Le second jour de la traversée, nous fûmes pris par une abominable tempête, un de ces grains si terribles, comme il s'en produit parfois dans les eaux du Pacifique. En quelques instants la mer fut démontée et notre navire tournoyait comme un bouchon au milieu des vagues hautes comme des montagnes.

A grand'peine, on parvint à mettre les canots à la mer et à y entasser les passagers. Un homme, plus fort que les autres, fit chavirer l'embarcation sur laquelle je me trouvais et je crus ma dernière heure venue; mais la mort ne voulait pas de moi, car je fus assez heureux pour rencontrer une énorme poutre, probablement détachée du navire, et à laquelle je m'accrochai désespérément. Pendant quatre heures je luttai sur ce radeau improvisé; les flots m'avaient apporté vers le rivage, et à un moment donné, je sentis le sable sous moi: c'était la terre. Il était temps, j'étais à bout de force et d'énergie. Recueilli près de la Paz, je pensai aussitôt à mon chèque; j'étais encore tout mouillé, je retirai le papier de ma poche, mais jugez de mon désespoir, l'eau de la mer avait mangé la moitié du papier. Mon nom avait disparu et il n'y avait plus que la mention de cent mille piastres versées. Néanmoins je ne désespérais pas qu'avec ce qui me restait je pourrais me faire rendre justice. Je pus être rapatrié à San-Francisco, je me présentai chez le banquier qui devait m'acquitter mon chèque; il refusa de me verser la moindre piastre sur la vue de mon chiffon de papier.

J'écrivis au banquier d'Urès qui me répondit qu'il m'avait remis un chèque et qu'il ne me devait plus rien, ne voulant pas être exposé à payer deux fois si un autre porteur se présentait avec l'autre partie du papier. C'était un